

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 3

Artikel: La patrie ein dandzi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188123>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand rarevâ à l'hotò et que rapportâ lè solâ à la serveinta, lo syndiquo lâi fe :

— Et lè tins, iò sont-te ?

— Oh ! noutron maitrè, n'é pa pu lè z'atsetâ.

— Et porquîè ?

— Po cein que y'avé àobliâ ma mésoura.

Lo tatipotse n'avâi pas peinsâ que l'avâi sè dou pi avoué li.

La patrie ein dandzi.

Quand lè fretâi battant lou burou et que l'arreindzant ein carrons ào ein livrès, lou tapant su lou *pinta-bûrou*, que cein lâi fâ dâi galézès marquès et que soveint lâi a la « liberté-patrie » dào canton dè Vaud, la mîma tsouze que su lè vilhiou chacots.

Y'a on part dè teimps, lou cousin Djan avâi z'u dâi vesitès 'na demeindze. Tandî lou tantou, que cliâo dzeins étant z'u sè proumenâ pè lou veladzou, la Marienne préparâvè lou café po lou bairè dévânt dè parti, et lou Djan lâi âidivè à mettrè lè z'écoualletès su la trabilia, sein fèrè atteinchon que lou pitiou verounâvè perquie et que l'étâi après lou bûrou. Portant ào bet d'on momeint la Marienne lou ve tot eimbardouflâ et le ve assebin lou dégat que l'avâi dza fé ; mà coumeint le dévessâi sè veilli lou laci, que n'aulé pas ào fû, n'avâi pas moïan dè quittâ ; assebin le criâ se n'hommoû :

— Djan ! se le lâi fe, douta vâi ci bouébou ; l'est binstout à la patrie.

LE MIROIR

(Fin).

Et comme elle tenait toujours la glace, elle criait, de plus en plus montée :

— Je la vois ! je la vois !... Ah bien ! si vous la trouvez jolie, mon compliment !... Vous n'êtes pas honteux ?... Là, là !... il me semble que je la vaux bien !...

Le pauvre *djin-ri'ki* croyait rêver.

— Comment ! je te délaisse, ô ma Kikou-noské ?... c'est faux ! c'est faux ! je n'aime que toi !

— menteur !

Alors elle lui fourre le miroir sous le nez.

L'autre n'en proteste qu'avec plus de véhémence :

— Mais je te jure qu'il n'y a pas d'autre femme que toi ici, Kikou-noské. Voyons, explique-toi tranquillement... Pourquoi tant de colère ?... A cause de ce morceau d'argent ?... Certes, j'en conviens, j'aurais dû te le montrer. Je suis coupable... Enfin, c'est une plaque enchantée, bénie des dieux, sans doute, où se montre l'image de mon père chéri comme à une fenêtre... Vois toi-même avec calme, Kikou-noské.

Il lui repasse le miroir.

— Oui, oui, la moquerie vous va bien ! réplique-t-elle d'un air méprisant. Vous osez encore soutenir que ce n'est pas le portrait d'une fille, de quelque pinceuse^{de} *chamiou* ?

De nouveau le miroir passait et repassait comme une navette, et les gros mots pleuvaient des deux côtés de plus en plus aigres, car le *djin-ri'ki* commençait à perdre patience.

— Encore une fois, voulez-vous m'écouter : c'est mon père, par conséquent ce n'est pas une fille !...

— Je vous dis que si !...

Brusquement, elle éclata en larmes, puis d'une voix piteuse :

— Ah ! Kiki, vous qui sembliez si sage !...

Puis une bouffée de colère se mêlant à ses larmes :

— Vous n'êtes qu'une canaille pire que les autres !...

Vous me payerez ça, allez !... Passe encore si elle était jolie !... Oh ! la laide ! oh ! la laide !... un monstre !...

— Décidément, ma pauvre Kikou perd la tête, exclama Kiki-san dans un mouvement de pitié.

— Vous mériteriez que je vous la flanque dans la rue, au milieu de la boue, — c'est sa place, — et vous aussi !... Taisez-vous !... voulez-vous bien vous taire, polisson !...

— Je ne dis rien.

— C'est que vous convenez que vous n'êtes qu'une canaille, alors.

— Pardon, pardon... Pour la centième fois, je vous serine encore qu'il n'y a que l'image de mon pauvre père... Voyons, Kikou, cesse ta plaisanterie, c'est assez... Je te promets que je n'aime que toi... Donne-toi la peine de considérer mon pauvre père... Viens ici !... Ah ! que voilà ses yeux bruns, ses joues couleur d'abricot, ses sourcils froncés, pliés comme un arc...

Mais Kikou-san ne voulait pas céder. Bref, ils allaient en venir aux coups de triques, mode d'explication usuel dans tous les pays, quand un bonze à barbe grise qui passait lentement, d'un pas traînant, apparut sur le palier pour demander la cause de leurs cris.

— Mes enfants, vous vous querellez, il me semble ? C'est un bien détestable emploi des heures de la vie.

— Ah ! saint bonze, s'écria la Japonaise, Kiki a des maîtresses, lui qui peut à peine entretenir une seule épouse... Il flâne comme un rentier à présent, le paresseux ! Voici deux jours qu'il n'a pas rapporté plus de cinquante *cents*...

— Ne l'écoutez pas, saint bonze ; c'est une menterie... Prouvez-lui qu'elle est folle.

— Les femmes le sont toujours un peu, fit sentencieusement le bonze de sa voix brisée par l'âge.

— J'ai trouvé ceci dans la rue, continua le *djin-ri'ki* en présentant le miroir, et toutes les fois que je le mets sous mes yeux, j'y vois distinctement, comme si elle vivait, l'image chérie de mon pauvre père défunt, comme elle était quand j'étais tout petit et que je sautais encore sur vos genoux, saint bonze, les jours où vous étiez de bonne humeur.... Vous pouvez voir vous-même, je vous en prie...

— Et moi, grand bonze, j'ai vu la figure d'une de ces filles qui courent les rues, aussi vrai que je suis ici !... Vous voyez bien qu'il divague ! Il invente des choses si bêtes qu'un enfant lui rirait au nez.... A moins qu'il n'ait bu du saki plus que de coutume ! C'est elle qui l'aura grisé, sans doute !...

— Passez-moi la chose, fit le bonze impassible.

Alors, prenant le miroir, il le considère avec une expression de surprise extrême, puis il s'essuie les yeux du dos de sa main maigre, les cligne plusieurs fois comme quelqu'un qui voit trouble, et il recommence avec plus d'attention.

Enfin, après un grand silence, les deux époux attendant avec une impatience fiévreuse, il prononce la décision suivante, digne du grand Salomon :

— Mes enfants, vous nagez tous les deux dans l'erreur. Réconciliez-vous et vivez en paix. Ce n'est ni ton père à toi, Kiki-san, ni ta rivale à toi, Kikou noskésan. Vous aviez sûrement mal aux yeux, ou quelque pouvoir magique vous détraquait l'esprit... Ce morceau de métal contient bonnement la figure benoite d'un saint bonze aux traits ridés et à la barbe couverte de la neige des années. Par conséquent, c'est à moi qu'il convient de l'emmener dans ma bonzerie.

Sans plus s'émouvoir, il passe le miroir dans sa ceinture, puis il bénit les deux époux et s'en va solennel et